

# DOSTOÏEVSKY ET LA GUERRE

---

Dostoïevsky est connu dans le monde entier comme un des représentants les plus illustres de la littérature russe. Traduit en toutes les langues de la race blanche, il est lu, cité et commenté jusqu'à nos jours, malgré les 58 années qui nous séparent de sa mort. Des critiques, des essayistes, des philosophes contemporains de l'Europe et de l'Amérique le considèrent comme un des plus profonds et subtils sondeurs de l'âme humaine en général et le porte-parole de cette « énigmatique et sinueuse » « âme slave », l'âme russe par excellence. D'après eux c'est par lui que nous pénétrons dans ses mystères, ses énigmes, ses contradictions et ses « charmes », et quand on dit ou écrit « âme slave », on pense « âme russe » seulement, en éliminant tous les autres slaves : polonais, tchèques, serbes, etc. C'est ainsi que, puisée dans les œuvres de Dostoïevsky et uniquement dans ses œuvres, en omettant très souvent Léon Tolstoï, Tourguéneff, Tchekhoff et les autres écrivains russes, se forme cette idée unilatérale et erronée du caractère russe et de ses traits qu'on vient d'énumérer.

Il n'est pas sans intérêt de noter à l'heure actuelle l'opinion d'Alfred von Rosenberg — l'« animateur » de la théorie nazie de la race, philosophe et historien de l'Allemagne raciste. « Vous n'avez qu'à lire Dostoïevsky », écrit-il, « pour vous créer une opinion juste et précise de la mentalité et de la psychologie du peuple russe ». Et, citant Dostoïevsky, analysant les personnages de ses romans et brossant le tableau de son œuvre littéraire, von Rosenberg en déduit l'état d'infériorité de la race slave (russe) par rapport à la germanique. « N'ayant décelé aucune supériorité marquante pour exalter et glorifier le peuple russe », dit Rosenberg, « Dostoïevsky lui trouve une qualité prédominante, essentielle et caractéristique — l'humilité ». Celle-ci, évidemment, ne suscite en Rosenberg — antichrétien et anticatholique acharné — que dédain et moquerie. Voici un passage tiré des réflexions de Dostoïevsky sur

la mentalité du peuple russe : « notre peuple aime l'humble et le modeste. Dans toutes ses légendes et traditions il conserve la foi en ce que le faible et l'humilié à tort et celui qui souffre injustement au nom du Christ, sera porté plus haut que les forts et les puissants quand retentira le jugement et la sentence de Dieu... Notre peuple vénère la mémoire de nos grands et humbles ermites et confesseurs et aime à raconter la vie des saints martyrs à ses enfants.»

Juste, ou plutôt faux, parce que partiel et borné, l'avis de von Rosenberg sur Dostoïevsky est le reflet de l'opinion presque unanime, opinion qui devrait concerner les temps passés, la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, car depuis lors la Russie et le peuple russe ont subi une telle quantité de bouleversements et d'épreuves que les bases essentielles de l'évolution du pays, les rapports entre les citoyens et, par conséquent, la mentalité du peuple ont éprouvé des changements radicaux. La Russie d'autrefois n'est plus que l'U.R.S.S. d'aujourd'hui. Pourrait-on s'attendre à ce que l'humilité chrétienne puisse exister dans un pays où les dirigeants athées et marxistes étouffent de parti pris toute manifestation religieuse ?

Dostoïevsky était un homme d'une profonde religiosité. Sa conversion, ou plutôt le véritable épanouissement de sa foi, s'était produit pendant ses années de bagne et celles qui suivirent sa libération, alors qu'il était déporté en Sibérie. Dostoïevsky n'avait pas commis de crime à proprement parler. Sa faute consistait à avoir été mêlé à une association plus ou moins clandestine de jeunes gens, étudiants pour la plupart, qui se consacraient à l'étude de la sociologie et des théories de Fourier, Proudhon et Saint-Simon qu'ils discutaient dans leurs réunions. Parmi les membres de ce groupe il y avait, certes, des extrémistes et des têtes chaudes, qui vitupéraient contre le régime sévère du tzar Nicolas 1<sup>er</sup>. Cela se passait dans les années 40 du XIX<sup>e</sup> siècle. L'avènement au trône de Nicolas 1<sup>er</sup> ayant été troublé par une révolte, celle-ci avait laissé une forte empreinte sur tout son règne et incité l'aïeul du dernier tzar à réprimer dans son germe tout début de fomentation. Dostoïevsky, de même que plusieurs membres du groupe, étaient arrêtés, jugés et condamnés à mort. Conduits au poteau, ils appre-

naient au son du tambour, précédant l'exécution, qu'ils allaient être graciés et envoyés au bagne.

La première grande guerre que fit la Russie du vivant de Dostoïevsky (1821-1881), la guerre de Crimée des années 1854-1855, le laissa sans aucun doute fort indifférent, car la partie de la Sibérie où il se trouvait au bagne et, ensuite, comme ex-bagnard gracié, en qualité de déporté, était aussi éloignée du théâtre des opérations et des grands centres russes que le Canada de la ligne Maginot. Les communications à cette époque étaient pour ainsi dire nulles, le Transsibérien ne devait être construit qu'une quarantaine d'années plus tard. Il fut témoin de la deuxième guerre, celle de 1877-1878 contre la Turquie, habitant depuis une dizaine d'années déjà la capitale et en plein épanouissement de sa puissance créatrice et de son rayonnement littéraire. A ce moment *Le Crime et le Châtiment*, *Les Possédés*, *L'Idiot*, à la suite d'autres romans et nouvelles, étaient déjà publiés, une de ses dernières œuvres magistrales — *Les Frères Karamasoff* — en élaboration. Redevenu libre, Dostoïevsky avait fait plusieurs voyages à l'étranger, était au courant de tous les événements de la vie de l'Europe occidentale dans les domaines politique, social, littéraire et artistique. Son jugement sur les manifestations de la vie internationale s'exprimait dans le *Journal d'un écrivain* — revue mensuelle dont il avait commencé la publication en 1876. Il y était l'unique collaborateur et, évidemment, rédacteur. La plupart des thèmes, abordés par Dostoïevsky dans sa revue, se consacraient à la situation internationale (les conséquences de la guerre franco-prussienne; la perte du pouvoir temporel par la Papauté, le rôle de la Russie dans l'« équilibre européen » de cette époque et de l'avenir), aux réflexions sur l'histoire de la Russie et l'âge des grandes réformes entreprises par le fils de Nicolas 1er, le tzar Alexandre II, dont la principale — l'abolition du servage des paysans coïncidait avec la guerre de sécession aux États-Unis. Les faits de la chronique judiciaire et la critique d'œuvres littéraires trouvaient également un reflet dans cette revue et suscitaient chez Dostoïevsky des réflexions et des raisonnements de caractère psychologique de haute portée et de grand intérêt pour la caractéristique de cette époque.

La Russie, régénérée par les grandes réformes des années 1861-1866, se sentait robuste, fière et heureuse de l'œuvre accomplie qui la mettait au même niveau que les autres pays civilisés de l'Europe où elle avait son mot à dire et où elle pouvait se faire écouter.

Ce *Journal d'un écrivain* n'avait rien de commun avec le *Journal d'un écrivain* contemporain français, paraissant de temps en temps en volumes épars, et où l'auteur (A. Gide) soumet aux lecteurs, soit l'analyse du processus de la création de telle ou telle œuvre parue antérieurement (*En marge des « Faux-Monnayeurs »*), soit des réflexions ayant pour centre de rayonnement et de vibration uniquement la personnalité de l'auteur. Comme l'a bien souligné A. Gide lui-même dans son essai remarquable sur *Dostoïevsky*, ce dernier était humble et modeste. Pour exprimer ses idées personnelles, ne les faisait-il pas prononcer par la bouche des personnages de ses romans, dans le cadre et l'évolution de leur vie? (Par exemple *La légende du grand inquisiteur*, exposée par un des *Frères Karamasoff*).

Donc, l'édition du *Journal d'un écrivain* avait commencé en 1876, un an avant le déclenchement de la guerre russo-turque et se poursuivit avec quelques interruptions jusqu'à la mort de Dostoïevsky, précédant de quelques jours le meurtre de l'empereur Alexandre II — « le libérateur » — par un groupe de révolutionnaires terroristes. La guerre contre la Turquie était considérée en Russie comme une guerre « sainte ». Elle avait pour but la libération des frères slaves (bulgares et serbes) de la domination musulmane. Le christianisme devait enfin triompher de l'islamisme en réalisant en même temps le rêve séculaire du peuple russe d'arborer la croix chrétienne sur la mosquée d'Aïa-Sophia, l'ancienne cathédrale de Byzance — la Sainte-Sophie. Depuis la christianisation de la Russie en l'an 998 par Byzance, cette dernière était considérée par les Russes comme mère spirituelle, source de vérité. Sa chute — la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 — créa le rêve de sa reconstitution. Il y avait, évidemment, le revers de la médaille. Le seul débouché maritime de la Russie, accessible pendant l'hiver, était le Bosphore et les Dardanelles. Le port de Mourmansk sur l'Océan Glacial,

se trouvant sur le courant du Gulfstream, n'a été aménagé qu'au commencement de notre siècle sous le régime du dernier tzar, Nicolas II (ceci est à noter, car les Soviets peuvent s'en attribuer le mérite auprès des seuls peuples ignorants de l'histoire de la Russie).

L'idée du retour de la Russie à la source de sa culture chrétienne passionnait Dostoïevsky, de même que la question de la libération des « frères chrétiens slaves » de la domination de la Turquie musulmane. C'est pourquoi la guerre de 1877-1878 représentait pour lui une guerre libératrice, une guerre désintéressée, juste et de haute portée idéale. C'est ainsi, dans ce cadre et dans cette atmosphère, qu'est resté gravé le souvenir de cette guerre dans la mémoire des Russes et des peuples slaves des Balkans libérés. Le deuxième but de la guerre, le grand rêve du peuple russe n'a pas été atteint, la prise de Constantinople par les troupes russes ayant été empêchée par le congrès de Berlin. On verra si la tournure que vont prendre les événements actuels permettrait aux Soviets — successeurs illégaux des anciens gouvernements russes — de s'emparer du Bosphore et des Dardanelles. La mosquée de Saint-Sophie serait alors transformée en cinéma ou en édifice de réunions des soviets d'Istamboul et sur sa coupole on verrait les emblèmes bolchévistes de la faucille et du marteau, la croix chrétienne étant exclue, bannie et persécutée par les dirigeants de l'U.R.S.S.

En 1877, au début de la guerre contre la Turquie, Dostoïevsky écrivait dans son *Journal d'un écrivain* les pages suivantes que nous reproduisons ici en extrait :

« Dans certains cas, si ce n'est dans presque tous les cas (à l'exception des guerres intestines), la guerre est un moyen par lequel on obtient la sécurité internationale et on élabore d'une façon tout au moins approximative des relations tant soit peu normales entre les diverses nations. Et ceci, justement, avec le minimum de sang versé, avec le moins de souffrances et avec une dépense minimale d'efforts. C'est triste, bien entendu, mais que faire s'il en est ainsi. Il vaut mieux sortir le glaive une fois pour toutes, plutôt que de souffrir sans trêve. Et en quoi la paix actuelle entre les peuples est-elle meilleure que la guerre ?

Au contraire, c'est la paix, la paix durable qui rend l'être humain bestial et cruel et non la guerre. Une paix durable engendre

toujours la cruauté, la lâcheté et l'égoïsme grossier et épais, et ce qui est plus essentiel — un état de stagnation intellectuelle. Il est admis que la paix enfante la prospérité, mais en réalité ce n'est que celle d'une de la dixième partie de l'humanité, et ce dixième, infecté par les fléaux de la richesse, contamine les autres neuf dixième de la population, quoique sans transmettre la richesse elle-même. Quant à celle-ci elle est viciée par la débauche et le cynisme. De l'accumulation des biens, uniquement entre les mains des possesseurs des richesses, découle une extrême grossièreté des sentiments. Celui du beau dégénère en une recherche d'anomalies et d'excès capricieux.

Le lâche souci de sécurité matérielle, pendant une longue période de paix, se transforme toujours, en fin de compte, en une peur intense pour soi-même; transmise à toutes les couches de la société, elle crée une énorme soif d'accumulation et d'acquisition. On perd la foi en la solidarité des hommes, en leur fraternité et dans le secours mutuel, on proclame hautement la thèse : « chacun pour soi et dans son propre intérêt », le pauvre voit avec évidence ce que représente le riche et quel frère il est pour lui ; et ainsi tous s'isolent et se désolidarisent. L'égoïsme tue la générosité.

Seuls les arts soutiennent encore dans la société la vie supérieure et éveillent les âmes qui s'endorment. Et voilà pourquoi on prétend que les arts ne peuvent fleurir que dans les périodes d'une longue paix. Or, cette affirmation contient une immense erreur. L'art, l'art authentique se développe dans une période de longue paix, justement en raison de ce qu'il va à l'encontre de l'assoupissement pesant et dépravant des âmes. Par ses créations, il en appelle à l'idéal, suscite protestation et indignation, trouble la société et fait fréquemment souffrir les gens, aspirant au réveil et à la délivrance de la fosse fétide.

En fin de compte, il se trouve qu'une paix durable finit par engendrer elle-même et nécessairement un avorton — la guerre, non pas dans un but équitable et élevé, digne d'une grande nation, mais à cause de pitoyables intérêts boursiers quelconques ou en vue de nouveaux débouchés. De pareils intérêts et de telles guerres, entreprises à leur sujet corrompent et même conduisent les peuples à la perte totale. Tandis qu'une guerre faite dans un but magnanime purifie l'atmosphère stagnante.

Une semblable guerre fortifie l'âme par la conscience du sacrifice de soi-même et l'esprit de la nation entière par la sensation de la solidarité commune et de l'union générale. Et, ce qui est le plus important donne satisfaction à la conscience par le fait d'avoir accompli son devoir et une bonne action : « nous ne sommes pas encore tombés si bas et nous ne sommes pas encore dépravés à tel point pour ne pas avoir quelque chose d'humain en nous. »

Il est curieux de comparer les passages reproduits avec les pages consacrées, elles aussi, aux réflexions sur la guerre,

écrites par Dostoïevsky un an auparavant. En 1876 il énonce les mêmes idées, et quelques phrases de son article précédent restent textuelles comme si elles étaient recopiées dans l'article de l'année suivante. Seulement, l'exposition de cette suite d'idées est présentée sous forme d'un dialogue qui est mené par Dostoïevsky avec un personnage qu'on peut supposer imaginaire et qu'il dénomme « un monsieur paradoxal ». Cette conversation a lieu dans le cadre d'une ville d'eaux quelque part en Allemagne. Dostoïevsky oppose à son interlocuteur quelques arguments contre la théorie de ce dernier sur les bienfaits de la guerre. Il lui parle de la souffrance physique et morale, occasionnée par la guerre, du sang versé, des biens dévastés, de la destruction et de la mort. L'énumération de ces conséquences néfastes, l'évocation des horreurs de la guerre sont omises dans l'article postérieur, celui de l'année 1877, quand la guerre avait déjà éclaté. Au sujet de l'art et de la science l'interlocuteur « paradoxal » de Dostoyevsky lui dit que les hommes de science et les serviteurs de l'art sont eux aussi contaminés par l'esprit de mercantilisme et de décadence morale qui règne dans la période de la paix durable, que les arts et la science ne fleurissent que dans les années qui suivent immédiatement la fin de la guerre, que les savants et les artistes ne créent et ne travaillent sans désintéressement que dans cette courte période et que, plus la durée de la paix se prolonge, plus la science et l'art cessent d'être désintéressés et se mettent au service des « profiteurs de la paix » — rien que la dixième partie de l'humanité.

Il y a aussi une omission à constater, du point de vue de la justesse et de la vérité de la réflexion émise par l'interlocuteur imaginaire de Dostoïevsky. On est étonné de ne pas la trouver parmi les arguments pour la guerre dans l'article postérieur. « Aucun des combattants », dit le monsieur « paradoxal », « n'est imbu de la soif assassine, aucun ne se rend à la guerre dans le but et avec l'esprit de tuer. Au contraire, il y va pour se sacrifier, pour donner sa vie. » N'est-ce pas vrai qu'aucun de ceux qui sont sur les lieux des opérations militaires ou qui s'y rendent et s'engagent dans les rangs d'une armée qui prochainement se rendra dans les tranchées ou sur les eaux de la mer et dans

l'air au-dessus de la terre, pour y combattre, n'est pénétré du désir de tuer? N'est-ce pas vrai que, s'il est question de la mort et du sang versé il ne s'agit pas, dans l'imagination du soldat, du sang de l'ennemi, mais de son sang à lui, de sa vie qu'il sacrifie, dont il fait don sur l'autel de la patrie ou pour le triomphe de l'idéal pour lequel il combat? Cette réflexion d'un sens psychologique profond et véridique peut être confirmée par tous les anciens combattants de la dernière guerre et par ceux qui prennent part à la guerre actuelle ou s'y rendent : non pas tuer, mais être tué, non pas exterminer, mais sacrifier sa vie. Il est extrêmement étrange de voir Dostoïevsky omettre cet argument plausible dans son exaltation de la guerre juste, pour un idéal, pour une cause élevée.

Comment expliquer cette omission? On penche vers une supposition. La guerre d'antan était tout autre que la guerre actuelle. Celle de 1877-78 n'excluait pas encore le corps à corps, le combat à la baïonnette, les charges de la cavalerie, les situations où l'ardeur de la lutte, l'ivresse suscitée par la bataille se transformaient peut-être en une tuerie, dégénéraient en une boucherie et créaient une sensation de soif du sang versé. Cette image aurait pu inspirer de la répugnance, susciter un effroi et donner ainsi un argument aux adversaires; et c'est peut-être à cause de cela que Dostoïevsky l'aurait volontairement et intentionnellement omise.

Mais il n'y a plus de pareils combats à présent. Le personnage cynique et étonnant du roman de Margaret Mitchell *Gone with the wind* (« Autant en emporte le vent »), Reth Butler, fait la réflexion suivante au sujet de la guerre de Sécession : — « Ils adorent la guerre, ils l'aiment plus qu'ils n'aiment leurs femmes. Ils la feront toujours. Ils s'en souviendront toute leur vie durant et ne cesseront de se souvenir de toutes les péripéties de la guerre qu'ils ont vécue, une fois la paix rétablie, et ils les évoqueront avec leurs camarades de combats jusqu'à leur mort. » Ne semble-t-il pas que cette réflexion ne se rapporte qu'à la guerre d'antan qui permettait de déployer le courage et la bravoure, l'initiative, la vaillance et l'endurance dans une bataille qui se déroulait sur une étendue libre, sur un champ espacé?

Ces conditions donnaient plus de terrain aux manifestations de l'héroïsme personnel, ce qui représente un attrait incontestable pour l'être humain, s'il est vraiment guerrier de nature. L'exploit, le haut fait dû à l'initiative et au courage personnels pouvaient se manifester plus aisément et plus fréquemment que dans les tranchées de la guerre précédente et dans les lignes Maginot et Ziegfried actuelles. Seuls, actuellement les aviateurs et l'équipage d'un sous-marin peuvent relativement, jouir de cette liberté d'action, limitée quand même par les mécanismes de leurs appareils et l'espace restreint dans lequel ils se trouvent.

Dostoïevsky n'avait pas prévu les inventions actuelles qui ont changé l'aspect de la guerre. Ses répercussions sont à présent ressenties par toute la population du pays en guerre et même par les pays neutres. La plus grande omission de Dostoïevsky était de n'avoir pas prévu la victoire des forces néfastes et meurtrières de l'humanité sur le peuple russe. La Russie a toujours tenu sa parole et respecté ses engagements ; ce sont les Soviétiques qui ont conclu avec les Allemands la paix de février 1918 et l'accord actuel du 23 août 1939.

A. RASTORGOUIEFF.

---